

À la fin de l'arc-en-ciel



Lydia Bottenburg

# À la fin de l'arc-en-ciel

Première édition française : mars 2024  
Titre original : Aan het einde van de regenboog  
© 2023 Lydia Bottenburg

Conception de la couverture : Gaétan Bols

Photo de Mathias : Marielle Laubie  
Photo de Mathias et Lydia : Gaétan Bols  
Photo de l'arc-en-ciel : Annemarie de Groot

[boek.regenboog@gmail.com](mailto:boek.regenboog@gmail.com)

ISBN : 9789403734866

*Oh, the tree of life is growing!  
Where the spirit never dies  
And the bright light of salvation shines  
In dark and empty skies.*

*Bob Dylan*



Pour Mathias et Margot  
Mes plus grandes fiertés  
Mes amours les plus profonds





# Table de matière

Prologue.....	11
1. 23 novembre 2022.....	17
2. Mathias.....	20
3. Mauvaise nouvelle.....	26
4. Margot.....	35
5. À la recherche.....	40
6. Deux entrepreneurs de pompes funèbres.....	46
7. Plus de gens.....	57
8. À la maison.....	61
9. Une lettre et une carte.....	69
10. Un cercueil.....	76
11. La musique.....	80
12. Les Funérailles.....	86
13. Le Château.....	102
14. Les premiers jours.....	110
15. Son urne.....	114
16. Tristesse.....	124
17. Réconfort.....	132
18. Certitudes.....	143

19. Suspicions.....	149
20. Découvertes.....	154
21. Drogues.....	166
22. Protestation.....	190
23. Aide professionnelle.....	197
24. Deuil.....	205
25. Son anniversaire.....	218
26. Des souvenirs.....	227
27. Voyages.....	236
28. Ses amis.....	242
29. Son boulot.....	249
30. Mon boulot.....	256
31. Le chagrin vous change.....	261
32. Les mots.....	265
33. Un livre.....	273
34. Un arc en ciel.....	279
35. À la fin de l'arc en ciel.....	282
36. Patrick.....	287
37. Maren.....	295
38. Sources.....	305
39. Playlist funéraires Mathias.....	306

# Prologue



Du discours prononcé au crématorium le 29 novembre 2021 :

*Devons-nous chuchoter ou crier, rester silencieux ou essayer de trouver quelque chose d'approprié à dire ? Et il y a toujours ces mots, des mots que vous n'auriez jamais pensé voir un jour entrer dans votre vie. Des mots que vous connaissiez de loin, jamais de près, et soudain ils se tiennent à la porte avec seulement la nudité crue d'eux-mêmes dans une valise vide. Et oui, ils apportent la tristesse, ils apportent la douleur.*

Soudain, en effet, il y a un tout nouveau vocabulaire dans ma vie. Des mots que j'utilisais rarement auparavant, et maintenant ils contiennent tant de souffrance. Des mots qui symbolisent le chagrin, la douleur et la tristesse. Des mots qui englobent un temps qui n'est plus et qui ne reviendra jamais.

En même temps, il me manque tellement de mots. Des mots pour exprimer ce que je ressens, des mots pour décrire ma douleur, le désir et le vide. Des mots que je dois chercher car ils sont insaisissables dans mes pensées, des mots que je dois créer et apprendre à prononcer.

Je remarque que mon vocabulaire est insuffisant, je ne trouve pas assez de mots variés et de synonymes pour décrire mes sentiments. Quand je relis ce que j'ai écrit, je vois que j'utilise constamment les mêmes expressions : « très mauvais », « incroyablement triste », « profondément touchée » ... il y a peu de variation. Il n'y a pas non plus beaucoup de variation dans mes émotions et mes sentiments, c'est principalement mauvais et incroyablement triste, et bien sûr, je suis profondément touchée, mais je n'exprime pas très bien à quel point cela l'est.

C'est aussi ce que j'ai souvent entendu, surtout au début, et lu à plusieurs reprises sur les cartes que les gens m'envoient : *Il n'y a pas de mots pour cela*, ou : *Les mots manquent*. C'est vrai, ces mots ne viennent pas facilement.

Il n'y a pas de mots simples qui décrivent clairement mes sentiments. La dévastation totale, absolue, et la douleur qui me déchire, qui fend mon âme et transperce mon cœur – aucun mot unique ne semble capable de saisir ce sentiment. Pas de phrases toutes faites, de dictons ou de slogans. J'essaie d'utiliser un langage figuré, mais même là, je trébuche. Aucune métaphore n'est suffisante, aucune analogie n'équivaut à ce que je ressens. Bien que : il n'y a pas de plus grandes vérités que les clichés, j'ai aussi découvert cela.

En même temps, la langue me dérouté. Je mélange les temps, je commence au présent, puis je réalise que je devrais utiliser le passé, puis je m'adresse à Mathias à la deuxième personne et ensuite je parle de lui à la troisième personne. C'est déroutant.

Je suis constamment à la recherche de mots, de mots pour encadrer mes sentiments, pour articuler ma douleur, pour expliquer aux autres comment je vais ou pour me souvenir de Mathias – à la fois pour moi-même et pour les autres. Je veux trouver des mots pour mon incrédulité et ma perplexité, chercher un langage qui explique ce que je ne peux pas comprendre. La langue est mon meilleur ancrage.

J'apprécie et je suis reconnaissante lorsque les autres trouvent les mots pour moi. Un ami qui envoie un message qui me touche, un passage d'un livre, juste un petit morceau de texte, ou soudain un fragment d'une phrase d'une conversation aléatoire. Cela peut soudainement devenir une bouée de sauvetage, un fétu de paille à laquelle je peux m'accrocher dans les prochaines minutes.

J'ai toujours été une passionnée de langues, enfant je dévorais des livres et remplissais des carnets de notes de récits. Le néerlandais était ma matière préférée à l'école, et par la suite, j'ai choisi d'étudier le néerlandais et l'histoire en formation d'enseignante. Je n'ai jamais enseigné mais j'ai travaillé dans la communication et le marketing pendant de nombreuses années, et j'ai continué à écrire, à la fois professionnellement et personnellement, même si cela se limitait à des journaux intimes et à des lettres.

Je n'ai jamais réalisé que toute ma vie je pratiquais déjà l'écriture pour un jour écrire l'histoire de mon enfant. Maintenant, je sais que cela devait être ainsi.

L'écriture m'aide également dans mon processus de deuil : en cherchant des mots pour raconter l'histoire et décrire mes sentiments, elle gagne en substance, en signification, et ma douleur devient plus tangible, moins un abîme sans fond de tristesse.

L'écriture m'aide à gérer mes émotions en les mettant en mots, elles deviennent plus compréhensibles, articuler la souffrance soulage la douleur la plus intense.

Je crée un tout nouveau monde pour une relation nouvelle et complètement différente avec Mathias. Une relation de mots, de sentiments et de souvenirs. Une relation sans présence physique mais remplie d'un grand amour et de gratitude.

Il ne me reste que le langage et mes souvenirs, mais les souvenirs sont aussi du langage. Je dois trouver les mots pour préserver la mémoire de mon enfant et la transmettre aux autres. Si je ne trouve pas les mots, je ne rend pas justice à Mathias comme il le mérite. Si je ne trouve pas les mots, je ne peux pas exprimer à quel point il a été influent, à quel point la perte est profonde.

L'écriture m'aide à me souvenir. Si je n'écris pas tout, j'oublierai de nombreux événements et détails. Et si j'oublie, finalement Mathias sera oublié. Je veux enregistrer mes souvenirs, en particulier ce qui s'est passé juste avant, pendant et longtemps après sa mort.

Je cherche un langage vivant pour décrire les images frappantes, les images qu'il m'a données, qu'il a données à tout le monde, et les préserver.

Quand les mots manquent, je les utilise tous. Peut-être qu'un mot offre le réconfort que je recherche.

Cette histoire, mes mots, sont les mots pour Mathias.





## 1. 23 novembre 2022

Aujourd'hui, exactement il y a un an, en pleine nuit, la police est venue à ma porte. Ils m'ont annoncé la pire nouvelle qu'un parent puisse recevoir : votre enfant est décédé.

Pendant une année entière, j'ai vécu sans mon fils. Ce fut l'année la plus lourde, la plus triste, la plus douloureuse et la plus intense de ma vie. À chaque jour qui passait, son rire, sa voix et sa présence me manquaient.

J'ai dit au revoir à Mathias plusieurs fois et de différentes manières, sans jamais le revoir, ni le toucher. Chaque jour, chaque heure, même chaque minute, je lui disais au revoir mentalement.

Mais au milieu de cette douleur, il y a aussi eu des moments où j'ai célébré Mathias. Des moments de joie. À ses funérailles, pendant Noël, le jour de son anniversaire, lorsque nous avons enterré ses cendres en été, lorsque nous avons commémoré le jour de son décès avec ses amis, et chaque fois que je pensais à lui avec le cœur rempli d'amour et la tête pleine de beaux souvenirs.

J'ai été soutenue, réconfortée et portée, mais aussi déçue, désillusionnée. Des amis m'ont soutenue, tandis que d'autres m'ont déçue. J'ai eu de merveilleuses retrouvailles avec d'anciennes connaissances et rencontré de nouvelles personnes magnifiques. J'ai pleuré dans un coin, mais j'ai aussi voyagé, appris et ri. Chaque jour était une nouvelle bataille, mais aussi une nouvelle opportunité de me relever. Et ainsi, toutes les saisons sont passées : un automne tempétueux, un hiver et un printemps doux, et en fin de compte, un été chaud et sec.

Pendant des mois, je me suis demandé ce qui était arrivé à mon enfant. Et cette quête ne s'arrête pas. Il est probable que je continue à chercher

de nouvelles informations, des réponses et des explications pour le reste de ma vie. J'ai cherché des raisons et des motifs, des faits concrets et des preuves. J'ai disséqué tout pour reconstruire les dernières heures de sa vie et comprendre pourquoi il est décédé.

Comme un détective déterminé, j'ai minutieusement enquêté sur chaque source d'information et chaque détail, aussi petits ou apparemment insignifiants soient-ils. J'ai parlé à tous ceux qui auraient pu en savoir plus, et j'ai retourné chaque pierre sur mon chemin jusqu'à ce que je sache tout ce qu'il y avait à savoir.

Ma quête de réponses s'est parfois déroulée différemment de ce que j'espérais ou attendais. Elle m'a conduite vers des endroits et des événements que j'aurais préféré ne pas connaître. C'était douloureux et devenait de plus en plus douloureux à mesure que je découvrais davantage.

À certains égards ma quête a mis fin à l'image familière et aimée que j'avais de mon enfant, mais en même temps elle m'a apporté plus de clarté et est devenue une partie essentielle de mon processus de guérison. Elle m'a même procuré quelque chose qui ressemblait à un soulagement. Je sais maintenant suffisamment.

S'il y a une chose que quiconque le connaissant bien peut affirmer avec certitude, c'est que Mathias n'aurait jamais voulu cela. Je suis certaine qu'il aurait été furieux contre lui-même pour un acte aussi insensé. Il aurait regretté d'avoir mis fin à sa belle vie de manière si abrupte.

Mathias, le jeune homme animé, joyeux et énergique qui aimait tant la vie, a involontairement marché vers sa mort : au milieu de la nuit, sur l'autoroute, complètement inconscient du trafic autour de lui. Cela s'est produit parce qu'il était sous l'influence d'une « substance de recherche » qu'il avait achetée facilement, et à peu de frais, en ligne.

Mathias, le garçon qui aidait toujours tout le monde et ne portait jamais de jugement, voudrait raconter cette histoire lui-même, pour avertir les autres du danger de ces substances de recherche. C'est pourquoi je le fais pour lui. Je suis la voix qu'il n'a plus, car je suis sa mère. Et même maintenant que Mathias n'est plus là, je reste sa mère. Mathias est avec moi, il

fait partie de moi. Je le porterai avec moi pour toujours, et je continuerai à veiller sur lui.

## 2. Mathias

Le 4 avril 1995, Mathias Jan Willem Van de Wouwer est né à Anvers, en tant que fils aîné et unique de Patrick Van de Wouwer et Lydia Bottenburg.

J'avais 26 ans lorsque Mathias est né, et j'avais exactement le double de cet âge lorsqu'il est décédé à l'âge de 26 ans. Mathias, mon fils aîné, m'a fait devenir mère et m'a profondément influencée en tant que femme que je suis aujourd'hui. J'ai tellement appris de mon enfant. Sa gaieté et son optimisme, sa nature terre-à-terre et sa patience, sa persévérance et son engagement social envers le monde m'ont inspirée et ont fait ressortir le meilleur en moi. Je suis certaine qu'il a été un modèle bien plus grand pour moi que je ne l'ai été pour lui. Je suis devenue une meilleure personne grâce à mon fils.

Lorsque Mathias avait quinze mois, sa sœur Margot est née. À partir de ce jour, ils furent inséparables.

Mathias était un enfant ordinaire. Pour le dire simplement : un enfant charmant, pas un enfant spécial comme disent parfois les parents d'enfants décédés. Il n'avait pas de qualités ou de talents extraordinaires, il était simplement « notre Mathias » que nous aimions profondément.

En tant que jeune adulte, il était devenu un être exceptionnel. Un peu un magicien. Quelqu'un qui aidait les autres, offrait son sourire en cadeau, et laissait un peu de bonheur et d'énergie partout où il allait. Un rêveur au grand cœur et aux bras ouverts. Quelqu'un que l'on apprenait naturellement à aimer, et c'est ce que nous avons tous fait. Ses parents, sa sœur, son chien, ses amis, mais aussi ses collègues, ses compagnons de

voyage, ses voisins, et tous ceux qui ont eu la chance de croiser sa route, brièvement ou plus longtemps. Nous avons tous aimé Mathias. Nous avons tous été profondément touchés dans nos cœurs par ce jeune homme extraordinaire et sa mort soudaine.

Mathias était un enfant facile à vivre. Il était fort et en bonne santé, traversa l'école primaire sans aucun problème, avait de nombreux amis, des centres d'intérêt et des activités. Il n'était pas particulièrement sportif ou musicien, pas particulièrement créatif ou exceptionnellement doué, mais il était spontané, joyeux et facile à vivre. Nous n'avons jamais eu de problèmes majeurs avec lui, même pas pendant son adolescence. Il avait un don remarquable pour les mots, aimait beaucoup la lecture, et pouvait exprimer clairement ce qu'il pensait et ressentait dès son plus jeune âge.

Un aspect frappant de Mathias était sa connexion spéciale avec les animaux. Qu'ils soient grands, petits, beaux, laids, voire intimidants, il les adorait tous, et ils l'adoraient en retour, se dirigeant toujours vers lui.

Les chiens étaient ses animaux préférés. Il avait toute une collection de livres sur les chiens et pouvait nommer chaque race de mémoire. Chaque animal devenait automatiquement un ami pour Mathias, et le sentiment était réciproque. Je l'ai une fois trouvé, vers l'âge de dix ans, complètement à l'aise, allongé entre les énormes pattes d'un gigantesque yak dans un cirque quelque part dans le sud de la France. Mon cœur a fait un bond, et je lui ai demandé de se lever et de venir vers moi avec précaution. Il a obéi, un peu surpris. Il n'avait aucune peur des animaux.

Le plus grand obstacle à son développement, à mon avis, était son TDAH (Trouble Déficit de l'Attention avec Hyperactivité). Au cours de sa première année de collège, il a rencontré quelques difficultés d'apprentissage, ce qui l'a amené à chercher de l'aide auprès du service de conseil de l'école, où ils l'ont découvert. En tant que jeune adulte, il n'avait pas « dépassé » son TDAH et continuait à lutter contre lui. Sa vie quotidienne était assez chaotique, son esprit en perpétuel tourbillonnement, il oubliait constamment les choses, n'avait aucun sens de l'orientation ni du temps. C'était un petit drame chaque matin pour attraper le bus pour l'école ou le travail à temps. L'étude s'est avérée impossible.

En même temps, il était fasciné par les choses qui l'intéressaient vraiment. Il pouvait se plonger complètement dans un nouveau passe-temps, voulant tout apprendre sur ce sujet et y être passionné pendant un certain temps. C'était agréable à observer, et souvent, même pour nous sa famille, très éducatif. Chiens, tortues d'eau, bonsaïs, champignons, techniques de survie, squatter, Mathias connaissait tous les détails, et s'il ne savait pas quelque chose, il le cherchait immédiatement. Nous entendions son « Attends, je vais vite googler » tous les jours.

Tant son père que moi, ainsi que ses enseignants et les personnes en charge de l'internat où il a séjourné pendant trois ans, avons essayé de mettre en avant les avantages de son TDAH, car il y en avait certainement. Il débordait toujours d'énergie, était débrouillard, serviable et doté d'un fort sens de l'empathie pour les autres et leurs émotions. De plus, il avait un sens de l'humour délicieux. La vie n'était jamais ennuyeuse avec Mathias autour.

Il dégageait calme et confiance envers les autres, en particulier envers ceux ayant des handicaps physiques ou mentaux pour lesquels il se dévouait quotidiennement. Là où il y avait du chaos, il apportait la sérénité, même si son propre esprit n'était jamais en repos. Pourtant il ne connaissait pas le stress et ne s'inquiétait jamais de ce qui allait arriver, car cela se déroulerait très probablement différemment. Avec quelques mots bien choisis, il pouvait vous ramener à la réalité lorsque vous vous inquiétiez trop, aviez perdu votre calme, ou aviez fait une montagne d'une taupinière. Et si ces problèmes existaient vraiment, il les chassait pour vous ou se liait d'amitié avec les taupes.

À partir du milieu de son adolescence, il a adopté un style de vie beaucoup plus alternatif que ses pairs. Il a laissé pousser ses cheveux bouclés en de longues dreadlocks, est devenu végétarien engagé à l'âge de quinze ans (il n'a plus jamais mangé de viande dans sa trop courte vie), s'est intéressé à des questions politiques principalement anarchistes, et s'est consacré à rendre le monde meilleur pour l'environnement, l'humanité et les animaux. Cela a commencé de manière assez modeste : il était un leader enthousiaste et loyal dans une organisation de jeunesse, il a fait du volontariat dans un refuge pour chiens en Espagne pendant les va-

cances scolaires, et il a choisi la filière « Éducateur jeunesse et handicapés » au collège.

Cela s'est terminé en grand : il a travaillé sur des projets de construction complets dans des pays en développement, a occupé un poste à responsabilité dans le secteur du handicap, et avait son propre squat à Melle.

La vie avec Mathias était une fête, littéralement et figurativement. Pas de discothèques ou de boîtes de nuit locales, mais des « free parties » sous un pont, des festivals de la France à l'Albanie, et tout ce qui devrait ou ne devrait pas en faire partie. Expérimenter différentes drogues, boire de l'alcool de temps en temps, planer consciemment ou inconsciemment... Il n'hésitait pas. Il veillait toujours à être bien informé avant d'essayer quoi que ce soit et à être dans un environnement sûr. Il prenait très au sérieux sa responsabilité envers son travail et ses amis. Il n'a jamais travaillé sous l'influence de substances. Jamais. Il y avait des jours où il avait besoin de beaucoup de café, mais il était toujours présent, n'appelant jamais pour maladie.

Peut-être était-il simplement chanceux, car tout se passait toujours bien. Jusqu'à cette nuit où la chance l'a abandonné.

Dans cette histoire déchirante et incompréhensible, nous, ses parents, sa sœur et ses amis, sommes absolument certains : c'était un accident, une erreur stupide qui a abouti à une tragédie.

Mathias était un jeune homme incroyablement joyeux, vivant et positif, qui vivait avec passion et avait une mission claire : rendre le monde qui l'entourait un peu plus beau. Il travaillait avec des personnes ayant des handicaps intellectuels et participait à des projets de bénévolat à l'étranger. Il avait d'innombrables amis et était toujours là pour tout le monde, avec des conseils, de l'action et une oreille attentive, il n'abandonnait jamais personne.

Ann, la mère de son meilleur ami, a écrit sur la carte que j'ai reçue d'elle après sa mort : *Ses derniers mots pour moi furent : « De rien ».*

C'est Mathias en un mot. Il signifiait tellement pour les gens dans sa vie, et il n'en avait même pas conscience. Il n'avait aucune idée de sa

propre valeur, il errait simplement, essayant de rendre le monde meilleur, apportant de la joie à tout le monde et profitant pleinement de la vie. Il avait tellement de rêves, et sa vie avait tellement d'avenir : il était plein de projets et d'idées, voulait s'amuser, avait tellement d'amour à donner et tant de proches avec qui tout partager. Il vivait la vie à fond : la vie était une aventure à laquelle il disait « oui » de tout cœur. Il vivait la vie qu'il voulait vivre.

Si je devais décrire Mathias en un mot, ce serait sans aucun doute « joyeux ». Il était tellement joyeux, et il rendait tout le monde joyeux autour de lui. C'était merveilleux d'avoir Mathias dans nos vies, j'ai eu la chance d'avoir un fils extraordinaire pendant 26 ans.

Je l'ai toujours encouragé dans tout ce qu'il faisait, lui ai donné la liberté de suivre sa propre voie, quelle que soit la distance qui l'éloignait de moi. J'ai toujours eu confiance en lui : il n'a jamais agi de manière irréfléchie, s'est préparé soigneusement à tout, et s'est toujours assuré d'être pleinement informé avant de commencer quelque chose de nouveau.

Il me remerciait souvent pour la confiance que je plaçais en lui et la liberté que je lui accordais. Il savait que j'étais là pour lui quand il en avait besoin, et il en profitait souvent. Il était toujours reconnaissant et ne considérait jamais mon aide – financière, pratique ou émotionnelle – comme acquise.

Et toujours le jour venait où j'entendais à nouveau sa voix joyeuse : « Salut maman » et il racontait ses aventures avec enthousiasme et humour. Je me suspendais à chacun de ses mots et j'étais si fière, j'en tirais tout mon bonheur. C'est ce pour quoi je suis la plus reconnaissante : la fierté qu'il me donnait. C'était un privilège d'avoir Mathias comme fils.

Dans la nuit du 23 novembre 2021, Mathias a été heurté par une voiture et est mort sur le coup. Mathias, le garçon au sourire le plus beau et aux yeux sages, était tellement mutilé que je n'ai pas eu le droit de le revoir. Il n'a pas été exposé, il n'est jamais rentré à la maison, et personne n'a pu lui dire au revoir. Il y avait seulement un cercueil fermé.



Et maintenant, il n'y a que le vide. Un esprit de joie et de liberté, une source d'amour et d'énergie, s'est éteinte. Le monde a perdu un magicien.

### 3. Mauvaise nouvelle

Lundi nuit, le 23 novembre 2021, vers 3h30, la sonnette de la porte résonne à plusieurs reprises. Nous sommes plongés dans un sommeil profond et nous n'entendons pas tout de suite. Quelqu'un frappe fort à la porte d'entrée, et maintenant Dimitri l'entend et se lève. Je suis encore inconsciente et me réveille seulement quand il se tient à côté du lit.

« Que fais-tu ? », demandé-je d'une voix endormie.

« Ils frappent à la porte », répond-il.

C'est étrange, probablement quelques invités ivres, je pense dans mon demi-sommeil, et je fais signe de la main, en supposant que Dimitri va s'en occuper. Je l'entends descendre et ouvrir la porte d'entrée. Depuis mon lit, maintenant plus éveillée, je peux tout entendre. Mais je n'ai pas envie de me lever, je suis bien au chaud et confortable ici.

« Est-ce que Lydia Bottenburg habite ici ? », j'entends une voix masculine demander.

« Oui, mais elle dort », répond Dimitri, un peu agacé.

Maintenant, je tends l'oreille. Cela ne semble pas bon du tout.

« Est-elle la mère de Mathias Van de Wouwer ? », demande la même voix.

Je suis instantanément réveillée. Tout va terriblement mal. Ils sont venus me dire que mon enfant est mort.

Je saute du lit, enfile ma robe de nuit et me précipite rapidement dans la salle de bains. Quand je descends, deux policiers en tenue complète m'attendent dans le salon. Ils portent des gilets pare-balles, sont complètement armés, ont des talkies-walkies, et chacun porte un masque de protection buccal. Ils se tiennent là, les jambes écartées, bien droits, immo-

biles, les pouces sous leurs gilets. Au garde-à-vous, prêts à annoncer la terrible nouvelle.

« Asseyez-vous, madame », dit l'un des agents.

J'obéis, mais je me sens un peu rebelle, je déciderai si je m'assois ou non.

« Nous avons de mauvaises nouvelles. Votre fils, Mathias, a été impliqué dans un accident de voiture, et il n'a pas survécu. »

Il le dit d'un ton sec et sans émotion. Il n'y a aucune trace d'empathie dans sa voix.

Oui, je savais déjà que vous étiez venus me dire cela, pensé-je pour moi-même, mais cela ne peut pas être vrai. Ces deux idiots en uniforme de combat doivent se tromper. Seules les autres personnes meurent dans des accidents de voiture, pas mon beau et doux garçon. Et je leur fais comprendre : « Cela ne peut pas être. »

« Malheureusement, c'est le cas, madame. »

Je gèle. Il n'y a aucune réaction de ma part – je ne pleure pas, ne crie pas, ne m'évanouis pas. Je reste là, immobile, les bras enroulés autour de ma taille, dans un état de choc. Dimitri passe son bras autour de moi, mais je le repousse. Si je nie cela très fort, alors ce n'est tout simplement pas vrai.

Même si tout le monde dans cette pièce froide et sombre semble le croire, je refuse de me plier à leurs idées absurdes.

« Je veux le voir », dis-je. « Je veux aller chez lui. »

« Malheureusement, madame, vous n'avez plus le droit de le voir. »

Comment ça, je n'ai pas le droit de le voir ? C'est mon enfant, et c'est moi qui décide si je le verrai ou non. Je suis furieuse. Mon enfant. À moi !

Ces porteurs de mauvaises nouvelles en gilets pare-balles sont impitoyables.

« À partir de onze heures et demie, vous pourrez aller chez le croquemort. Voici les détails. Et voici une brochure du service d'aide aux victimes. » Et ils s'en vont.

Ils n'ont pas gaspillé trop de mots, mais en même temps, combien de mots faut-il pour annoncer à une mère la perte de son unique fils ?

Je pleure un peu maintenant, je ne comprends pas ce qui se passe. Il y a seulement quelques heures, j'ai reçu un WhatsApp de Mathias avec une photo d'un tas de nourriture et de verre brisé dans la rue. Il était tombé de son vélo, et toutes ses courses étaient éparpillées sur la route. Les verres de bière qu'il avait achetés comme cadeau pour Dimitri pour la Saint-Nicolas étaient brisés. Les bouteilles de bière Karmeliet aussi. Nous appelions de tels accidents « faire un Mattike ». Et maintenant, il est mort ?

Jusqu'à présent, tout dans la vie de Matti s'était déroulé sans heurts. Il n'était jamais sérieusement malade, même rarement malade. Oui, à l'âge de douze ans, on lui avait diagnostiqué un TDAH, ce qui expliquait beaucoup de choses. Son esprit chaotique et ses problèmes de concentration avaient soudain du sens. Il avait appris à gérer cela et avait pris des médicaments pendant quelques années : Ritaline, Concerta, Stratterra... Il les avait tous essayés avec un succès variable. Lors de son voyage en Afrique à l'âge de dix-sept ans, il avait décidé d'arrêter complètement de les prendre. Cela ne lui convenait plus.

Il avait redoublé une fois une année, en quatrième. Curieusement, cela l'avait mis dans la même classe que sa sœur, ce qui s'était avéré pratique pour Matti, Margot avait toujours son agenda à jour, tandis que le sien l'était rarement. Il avait échoué à nouveau cette année-là, mais cela n'avait plus d'importance, il avait changé d'école et avait trouvé sa voie : s'occuper des personnes handicapées. C'était ce qu'il voulait, et c'est ce qu'il a fait le reste de sa vie.

Je me souviens d'un moment terrifiant, un moment où j'ai craint pour la vie de mon enfant : le 18 août 2011. Ce jour-là, Mathias est parti pour le festival « Pukkelpop » – avec beaucoup de bagages et encore plus d'enthousiasme – avec ses amis de notre village : Thibault, Pieter (les futurs musiciens à succès du groupe Equal Idiots), Sam et quelques autres garçons dont j'ai oublié les noms.

Peu après 6h du soir, une sévère tempête s'est abattue sur le site du festival. Le vent était si puissant que les arbres tombaient, que les lourdes tentes s'effondraient, et que les gens en panique se piétinaient

les uns les autres à la recherche d'un endroit sûr. Mathias a perdu ses amis dans le chaos et a dû se débrouiller tout seul. Heureusement, il était assez intelligent pour ne pas chercher refuge sous une tente ou quelque chose qui pouvait s'effondrer.

J'ai entendu la nouvelle à la radio et j'ai appelé la mère de Thibault. Elle a suggéré que nous allions chez elle pour attendre ensemble des nouvelles. Son mari était en route vers le site du festival pour voir s'il pouvait retrouver les garçons. Margot et moi avons passé des heures chez elle à attendre et à espérer un contact avec nos garçons. En raison de la saturation du réseau, il était impossible d'avoir un contact téléphonique. Nous ne pouvions que nous asseoir devant la télévision et regarder les images en direct tout en essayant de rester en contact avec le père de Thibault. Nous étions inquiètes et un peu effrayées.

Vers 11 heures ce soir-là, j'ai eu Mathias au téléphone : la tempête s'était calmée, et il était en sécurité. Il tenait à rester dans sa tente sur le site du festival cette nuit-là et à revenir en train le lendemain matin. Je l'ai laissé faire comme il voulait, il devait trouver sa propre solution, après tout, il avait seize ans.

Le lendemain, il est rentré à la maison avec la moitié de ses bagages, couvert de boue et pieds nus. Il était émotionnellement affecté et profondément impressionné par toute la souffrance qu'il avait vue. Il en a parlé pendant des semaines. Cinq personnes étaient mortes, et beaucoup d'autres étaient gravement blessées. C'était terrifiant, mais il voulait rester. Je comprenais cela.

Il est 4 heures. Maintenant je dois d'abord joindre Margot pour lui dire que son frère est mort. Je sais qu'elle n'est pas seule, Gaétan, son petit ami, est avec elle, alors j'ose appeler.

Elle répond immédiatement : « Maman, qu'est-ce qui ne va pas ? » La panique est évidente dans sa voix. Croit-elle aussi ?

« C'est Matti », j'arrive à dire à peine.

Son « NON !! » anxieux me transperce. Elle le croit aussi.

« Nous arrivons », dit-elle.

Quarante-cinq minutes plus tard, ils arrivent. Deux jeunes, pâles et silencieux, leur désespoir évident sur le visage.

Margot s'assoit à côté de moi et me serre fort. « Maman, je serai là pour toi à mille pour cent. Tu n'as pas à traverser cela toute seule. »

Elle pleure. Pas moi, je suis anesthésiée. Ou peut-être que je pleure, je ne sais plus.

Nous leur racontons ce que nous savons jusqu'à présent, mais ce n'est pas grand-chose. Il semble que Mathias marchait sur l'autoroute et a été heurté par une voiture. Comment cela a-t-il pu arriver ? Nous n'en avons aucune idée.

Dimitri appelle la police de Gand, il est transféré plusieurs fois et obtient finalement un agent de la centrale qui a reçu un signalement d'un passant la nuit dernière et a vu les images de vidéosurveillance. Il explique qu'il a vu quelqu'un tituber et trébucher sur l'autoroute, et qu'il semblait qu'il y avait un chien avec lui.

Le mot « tituber » me reste en mémoire. Cela pourrait signifier que Mathias n'était pas sobre. Alcool ? Drogues ? C'est possible, mais cela me surprend. C'était un soir de semaine ordinaire, il était au travail plus tôt dans la journée. Pourquoi ferait-il quelque chose comme cela ? Je ne comprends pas.

Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Il est presque six heures.

Patrick ! Mon Dieu, son enfant est mort aussi, je réalise soudain. Est-ce qu'on l'a déjà informé ? On ne peut pas simplement l'appeler pour demander. Imagine s'il ne le sait pas encore. Mais il vit à soixante kilomètres d'ici. Seul dans cette grande maison de sa mère, dont il a pris soin jusqu'à son décès en juillet. Mon cœur se serre pour lui, je ressens une profonde empathie. Nous devons le soutenir, essayer d'être là pour lui.

Patrick et moi nous connaissions depuis quatre mois quand, à la fin de l'été 1994, j'ai découvert que j'étais enceinte. C'était plus ou moins prévu, peut-être pas aussi rapidement. Nous étions amoureux et heureux, cependant.

Patrick avait dix ans de plus que moi, 35 ans, et était l'aîné de six frères et sœurs. Ses frères et sœurs avaient déjà fondé des familles, et il ne vou-

lait pas rester en arrière. Il aspirait à sa propre famille, de préférence une grande. Il venait d'une relation affective difficile, était retourné à l'école pour changer de vie, et donnait des cours de français pour financer ses études.

C'est ainsi que nos chemins se sont croisés : étudiante et professeur de français. J'étais follement amoureuse de cet homme grand et séduisant avec ses boucles noires et son magnifique français. Malgré le fait que Patrick était au chômage et qu'il continuait à étudier, et que moi j'avais peu d'expérience de vie et n'avais jamais prévu de rester en Belgique plus d'un an ou deux (je suis née et j'ai grandi aux Pays-Bas), nous pensions que tout irait bien. Nous avons loué le rez-de-chaussée d'une vieille maison en ville dans le centre d'Anvers. C'était l'été, le monde nous souriait, et nous lui sourions en retour.

Patrick cherchait assidûment du travail mais ne trouvait que des missions de traduction temporaires dans une banque. Mes parents nous ont arrangé quelques meubles, et en attendant, je travaillais de longues heures pour un salaire insuffisant. C'était difficile, et malgré quelques améliorations, le stress que cela engendrait avait un impact significatif sur notre relation et ma grossesse. À partir du sixième mois, j'ai dû prendre un congé de repos obligatoire et rester alitée. Le cabinet de dermatologie où je travaillais à l'époque m'a fermement fermé ses portes, il n'y avait pas de place pour une assistante enceinte. J'étais sans emploi. Plus de stress.

Le jour de l'Épiphanie, nous nous sommes mariés en petit comité. La neige recouvrait Anvers d'un demi-mètre de neige, personne n'est arrivé à l'Hôtel de Ville à l'heure, et la cérémonie a commencé deux heures plus tard que prévu. Peu importait car nous étions ensemble. Notre lune de miel a été un week-end à Paris, ce qui nous a suffi.

Vers la fin de la grossesse, tout s'est plus ou moins arrangé, et enfin une certaine paix est arrivée. Tous les contrôles médicaux étaient bons, et nous attendions avec impatience notre nouvelle vie. Malheureusement, dès l'arrivée de l'hiver, il s'est avéré que le rez-de-chaussée confortable avec des pièces de cinq mètres de haut et un seul chauffage au gaz était principalement chaud au plafond. En bas, le vent et la neige entraient par les vieilles portes de la terrasse. Ce n'était pas un endroit